

leur route ou à leur terme. Leurs premiers fonds, leurs bénéfices, leurs économies, tout est converti en productions de l'Indoustan, de l'Arabie et de l'Égypte, fort recherchées dans la Mauritanie.

On voit également sortir annuellement de Tafilet une autre caravane, à laquelle la soif des richesses fait braver des périls qui paraissent au-dessus des forces humaines. Quarante jours de marche conduisent ces marchands avides au milieu du Sahara, dans la ville de Tevad, qui appartient à leur maître. Tichid, habité par des Arabes et soumis aussi à sa puissance, les reçoit dix jours après. Encore dix jours, et ils trouvent Tombouctou.

C'est une ville tout-à-fait ouverte et qui peut compter vingt-cinq mille âmes. On n'y souffre ni juifs ni chrétiens. Quoique les divers jargons des contrées limitrophes y soient très-répendus, l'arabe est la langue dominante. C'est avec du mouton exquis, c'est avec le riz qui réussit très-bien sur les bords de la rivière de Wasil, c'est avec la farine de murtoi, assez semblable à celle du sagou, c'est avec des dattes d'une perfection avouée que les habitans se nourrissent. Une eau de puits bonne et salubre leur sert de boisson. Dans cette peuplade trop peu connue, on n'a jamais vu d'assassinat. Le vol est rare et puni de mort, la police sévère, mais les mœurs sont très-relâchées. Le voyageur,

l'habitant qui n'ont point de femmes en demandent, dit-on, à leur voisin, qui regarde comme une de ses obligations de leur en fournir. Quelques-unes sont blanches, la plupart nègresses, presque toutes fort jolies. La loi défend de vendre celles qui sont musulmanes. On obtient les autres avec des objets qui dans nos climats vaudraient à peine une pistole. Les hommes, quoique robustes et bien faits, ne sont pas achetés plus chèrement.

Maroc donna long-temps des lois à Tombouctou. La ville sortit il y a quarante ou cinquante ans de cette dépendance pour passer dans celle des rois nègres de Foulle, de Tombut, de Maroc, de Kuwar et de Bournou, qui l'ont fait toujours depuis gouverner en commun, les quatre premiers par une de leurs filles, et le dernier par un de ses sujets qui a le titre de calife. Ces princesses, qui communément épousent quelqu'un des marchands maures qu'attire le commerce, perçoivent, ainsi que l'agent de Bournou, dix pour cent sur tous les effets qu'apportent les caravanes du pays où elles ont pris naissance, et partagent de plus ce que doivent à la douane les autres marchandises. Ces produits réunis les mettent en état de vivre décemment, d'entretenir une force suffisante pour le maintien de l'ordre, et même d'acheter la protection de Maghaffara.

C'est dans le Sahara la plus puissante des na-

tions arabes, formée par les tribus de Béraseni, de Terarza, de Mehanda, de Zérargia, de Sa-Adna, de Za-Affra, et de quelques autres sorties de la même tige. Elle escorte les caravanes, elle fournit des chameaux aux voyageurs, elle préserve Tomboucctou des attaques que ses richesses pourraient lui attirer.

Les Maroquins versent dans le grand marché des haïques, des ceintures de laine, des mouchoirs de soie, des tapis grossiers, des toiles de lin, des mousselines, des quincailleries communes, de la verroterie, du papier, du corail, du mastic, de l'encens, des roses sèches, du muse, du poivre, du gingembre, du benjoin, du girofle et des petits coquillages dont on se pare ou qui servent de monnaie. Ces aventuriers recouvrent en échange de la gomme arabe, des plumes d'autruche, de l'ivoire, de la poudre d'or et des esclaves.

Le chemin qu'a fait la caravane pour se rendre à sa destination, elle le refait après avoir rempli ses vœux. Les astres, des montagnes de sable, de loin à loin quelque guide, tels sont les seuls moyens qu'il lui soit possible d'employer pour ne pas s'égarer dans des déserts où la moindre erreur serait suivie d'une mort inévitable.

Pour fournir une si longue, une si pénible carrière, les voyageurs n'ont pour nourriture que quelques dattes, qu'un peu de farine d'orge

ou de maïs pétrie avec du miel, et pour boisson que l'eau portée dans des outres, ou même du lait de chameau. Cet animal, le seul dont il soit possible de faire usage, subsiste de ce qu'il peut trouver à brouter sur des buissons trop épars, et passe quelquefois six à sept jours sans boire. Les espérances que, pour le renouvellement des subsistances, on pourrait fonder sur les peuplades errantes ou sédentaires qu'un ciel irrité jeta sur ces sables brûlans et arides, ces espérances doivent être comptées pour rien ou pour peu de chose.

Mais c'est assez, trop peut-être, nous être arrêtés dans des contrées qu'une nature libérale appelait à tous les genres de bonheur, et dont un gouvernement oppresseur a fait un théâtre de misères. Il est temps de voir si les côtes de cette région ont été aussi opprimées que les terres intérieures.

Le Portugal et l'Espagne avaient gémi plusieurs siècles sous le joug des Arabes et des Berbers. La première de ces puissances les avait enfin totalement chassés de ses possessions, et la seconde les avait réduits à un territoire si borné qu'ils ne pouvaient causer aucun trouble. Les deux cours pensèrent en 1413 que le temps était venu de rendre à ces ennemis opiniâtres le mal pour le mal, de mettre pour toujours un frein à leur inquiétude, et de s'emparer de leurs rades pour leur ôter jusqu'à l'espoir de pou-

voir jamais repasser les mers. Chaque nation devait entreprendre et conserver les conquêtes qui étaient le plus à sa bienséance, l'une sur l'Océan, et l'autre sur la Méditerranée. Peu après la conclusion de ce traité bien ou mal combiné, Lisbonne suivit avec succès le plan dont on était convenu; mais son alliée ne s'en occupa sérieusement que lorsqu'elle eut renversé le trône de Grenade.

Au-delà de la Mulluvia ou de la Malva, qui borne la Mauritanie, la cour de Madrid possède Mazalquivir ou Oran, comme nous l'avons dit ailleurs. Mélille est la première place qu'elle occupe dans l'empire de Maroc. Cette ville, fondée par les Carthaginois sur les côtes de la Méditerranée dans une des gorges du petit Atlas, tomba avec le temps au pouvoir des Goths, qui avaient subjugué l'Espagne. Ils l'abandonnèrent aux Arabes, qui à leur tour l'évacuèrent en 1508 à la vue des Castillans, après avoir brûlé leurs maisons et ceux de leurs effets qu'il ne leur était pas possible d'emporter.

Moula-Mohammed, averti en 1774 que la forteresse manquait également de défenseurs et de munitions, en forma le siège. Elle aurait été peut-être forcée de se rendre si l'attaque en eût été brusquée. L'inexpérience des assaillans pouvait seule les empêcher de prendre ce parti décisif. La lenteur de leurs opérations laissa à la garnison le temps de recevoir des secours de

tous les genres, et ce fut une nécessité de renoncer à cette entreprise. Un écrivain instruit assure qu'elle coûta 30,000,000 de livres. Il fallut assembler une artillerie formidable et la traîner avec des fatigues incroyables à travers des rochers, des montagnes, des précipices, regardés jusqu'alors comme impraticables. Il fallut tirer de très-loin, pour l'armée, des subsistances qu'un pays stérile et désert ne pouvait fournir. Il fallut porter jusqu'au fourrage qu'exigeait une cavalerie très-nombreuse. Il fallut enfin augmenter la solde des troupes, mécontentes d'une guerre si étrangère à leurs habitudes.

La terreur, qui avait rendu les Espagnols maîtres de Melille, fit passer dans leurs mains et à la même époque Velès de Pegnon. C'est un fort bâti sur un rocher de très-difficile accès. A sa base se voient les ruines d'une antique ville nommée Bédis, où l'on construisait autrefois un assez grand nombre de navires avec les matériaux que fournissaient les forêts très-multipliées au voisinage. La Castille, qui, en 1508, avait fait cette inutile acquisition, en fut dépouillée en 1522 par une trahison, et la recouvra en 1564 sans beaucoup d'efforts. C'est avec une centaine d'invalides qu'elle l'a toujours depuis maintenue dans sa dépendance.

La rivière de Tétuan passait pour un bon port avant que les chrétiens en eussent gâté l'embouchure en y enfonçant, en 1564, deux gros bâti-

mens remplis de pierres. Elle sert pourtant encore de refuge aux galiotes maures, quoiqu'elles n'y soient protégées que par une des plus mauvaises fortifications que l'on connaisse.

A trois ou quatre milles du rivage se voit la ville. Ce fut long-temps très-peu de chose. Les Maures et les juifs chassés d'Espagne lui donnèrent quelque importance. Ils y portèrent les arts qui y manquaient et une sociabilité dont on n'y avait jamais eu l'idée. Par leur intelligence, leur activité et leurs avances, un territoire en friche se couvrit de vignes, de vergers, de légumes. Ces jouissances, qui ne se retrouvaient pas ailleurs, attirèrent plusieurs des consuls étrangers, qu'en 1770 un de ces caprices si ordinaires aux despotes, força d'aller chercher une autre demeure. A la même époque les approvisionnement pour Gibraltar furent surchargés d'entraves. Si ces gênes continuent, le pays retombera infailliblement dans l'inertie dont des circonstances heureuses l'avaient fait sortir.

Ceuta, bâtie par les Carthaginois, devint sous l'empire de Rome la capitale de la Mauritanie Tingitane. Des Goths, qui l'avaient conquise, elle passa aux Arabes au commencement du huitième siècle, aux Portugais en 1415, et resta annexée à l'Espagne à l'époque où Lisbonne recouvra son indépendance. En 1694 elle fut assiégée par Mouley-Ismaël, qui, après d'assez grandes pertes, éloigna son armée de la place,

mais en laissant toujours un camp hors de la portée du canon. Son successeur fut encouragé par le désordre où étaient tombées les affaires de Philippe V à le rapprocher. Ce nouvel ordre de choses n'avait rien produit de décisif, lorsque le marquis de Léde, embarqué en 1720 avec des troupes aguerries, attaqua les Maures, les poussa de vallée en vallée, et les aurait tous vraisemblablement passés au fil de l'épée si le pays lui eût été mieux connu. Après le départ de ce général les assaillans reprirent leur poste et s'y maintinrent, mais sans commettre des hostilités et sans qu'on s'en permît contre eux.

Il est généralement connu que la place n'a point de territoire, que ses fortifications sont médiocres, que sa rade ne peut recevoir que de très-petits bâtimens, sans les mettre même en sûreté. Sous cet aspect elle ne mériterait aucune des grandes dépenses que fait la cour de Madrid pour la conserver. Cependant, si l'on veut voir que Ceuta n'est séparée de l'Espagne que par un canal de cinq lieues, que les Anglais en ont désiré l'acquisition pour devenir seuls maîtres du détroit, que ses anciens possesseurs peuvent redevenir un jour ce qu'ils étaient, on pensera peut-être qu'il est sage de beaucoup sacrifier pour ne la pas perdre.

A peu de distance de Ceuta et au milieu du détroit est un site pittoresque où le grand Elmanzour fit bâtir un beau palais. Avec le temps

il s'y forma une ville assez considérable nommée Al-Tasz-Siguir. Les Portugais s'en rendirent maîtres en 1437, et repoussèrent avec courage les efforts qu'on fit pour les en chasser. D'eux-mêmes ils l'évacuèrent dans la suite, et des ruines sont tout ce qui en reste.

A l'embouchure occidentale du détroit est Tanger, connu dans l'antiquité sous le nom de Tingis. C'était, autant qu'on peut juger à travers les ombres qui couvrent les temps reculés, c'était la seule ville qui existât dans la Barbarie avant l'arrivée des Carthaginois. Une armée portugaise qui l'assiégeait en 1437 fut enveloppée et taillée en pièces. Le projet d'une surprise en 1463 ne fut pas plus heureux qu'une attaque ouverte. Effrayés des conquêtes faites dans leur voisinage, huit ans après, les Maures abandonnèrent précipitamment la place, et la cour de Lisbonne s'en trouva en possession sans avoir de nouveau tiré l'épée.

Cette ville, qui en 1663 fut donnée en dot à la princesse Catherine, acquit à cette époque une importance dont on ne l'avait pas crue susceptible. Des travaux d'abord mal dirigés, et ensuite savamment conduits, lui donnèrent un port suffisant pour mettre en sûreté les plus grandes flottes. Les Anglais comptaient avec raison tirer des avantages signalés des trésors qu'ils y avaient versés. Charles II trompa ces espérances. A l'insu de la nation, ce prince rap-

pela la garnison en 1683, fit détruire les ouvrages, et le môle avec plus de soin que tout le reste. Il prit, dit-on, cette résolution pour ne pas demander des subsides au parlement, dont il pouvait craindre alors la convocation. Quoiqu'il en soit de cette conjecture, des décombres entassés ont rendu l'approche du port très-difficile et très-périlleuse. Tanger serait entièrement oublié si son maigre territoire n'offrait à Gibraltar quelques bœufs, quelques fruits et quelques herbages.

Arzille, nommée originairement Zilia, n'est éloignée de Tanger que de cinq lieues. Les Portugais l'emportèrent par escalade en 1471, y massacrèrent tous les hommes et en réduisirent les femmes et les enfans en esclavage. On les assiégea trois fois inutilement, à des époques différentes. L'impossibilité de se soutenir plus long-temps dans cette inutile et mauvaise place les détermina à l'abandonner d'eux-mêmes à la fin du seizième siècle. On n'y voit plus que quelques Maures et quelques juifs, la plupart très-misérables.

La ville que nous appelons l'Arrache portait le nom d'Elleraïs dans les siècles les plus reculés. Elle est située sur la rivière Lucos. En 1504, le Portugais Jean de Menessés brûla à son embouchure quelques navires, et en emmena un plus grand nombre. Cette hardiesse, qui pouvait être répétée, fit donner à la place des moyens

suffisans pour repousser à l'avenir de semblables hostilités. Un des princes qui, en 1610, se disputaient le trône, la remit à l'Espagne comme sûreté pour le remboursement de quelque argent qu'on lui prêtait. Mouley-Ismaël voulut la retirer en 1689 des mains des chrétiens, et y réussit après cinq mois de siège. Les Français, qui avaient des vengeances à exercer, l'insultèrent en 1765 avec plus de forces qu'il n'en aurait fallu pour la détruire; mais l'expédition fut si mal concertée et si mal conduite, que la réputation de leurs hommes de mer en fut altérée.

Les environs de l'Arrache ne manquent pas d'agrément, et la province où elle est située abonde en productions. Les fortifications que la cour de Madrid y fit autrefois élever n'ont pas dé péri, et celles qui ont été construites plus récemment sont bien entendues. Sa rivière est assez profonde pour recevoir les plus gros bâtimens de l'état, mais elle ne leur offre un asile sûr que dans la belle saison. La ville qui, au temps où nous écrivons, n'est presque habitée que par des soldats, fut autrefois commerçante. Elle le redeviendrait si un gouvernement alternativement inconstant et oppresseur n'y mettait des obstacles insurmontables.

Ce fut à quelques lieues de l'Arrache que le roi de Portugal Sébastien, poussé en Afrique par cet esprit de chevalerie qui avait enfanté tant de prodiges de valeur et tant de folies,

livra en 1578 la bataille d'Al-Cassar. Il y périt avec la plupart des quinze mille braves militaires qui l'avaient suivi. Son amiral Diégo de Soura parcourut la côte entière pour recueillir le peu qui avait échappé à ce grand désastre.

L'embouchure de Sebur parut aux Portugais une position heureuse. En 1515 ils y bâtirent un château que les naturels du pays parvinrent à détruire. L'Espagne le rétablit en 1604, et le conserva jusqu'en 1681. A cette époque, une garnison faible, mal composée, dénuée de tout et comme oubliée, fut forcée de le livrer aux Maures avec l'immense artillerie qu'on y avait jetée. Ce poste, connu sous le nom de la Mammore, pouvait avoir quelque prix lorsqu'il était sur les bords de l'Océan; il est moins que rien depuis que des sables successivement accumulés l'en ont éloigné de deux lieues. Quelques misérables pêcheurs en sont les seuls habitans.

Sur le bord septentrional de la Sale l'on voit Salé, qui a des murailles solides, une artillerie formidable dominant la rade, une excellente redoute pour défendre l'entrée de la rivière. Vis-à-vis, de l'autre côté de la rivière, est Rabat, qu'Elmanzour tira comme du néant au douzième siècle. Il y multiplia les maisons, les jardins, les eaux, les mosquées, y bâtit un palais, une citadelle, et ceignit tant de grands établissemens d'un mur fortifié de tours, qui avait deux lieues de circonférence.

Quoique Rabat et Salé aient été souvent divisés, qu'ils se soient fait quelquefois la guerre, que dans des troubles civils ils aient épousé des factions contraires, ils n'en doivent pas être moins regardés comme deux quartiers d'une même ville séparés par un grand canal. C'est par la réunion de leurs lumières, de leurs richesses et de leur courage qu'ils parvinrent à former pendant plus d'un siècle une république presque indépendante au centre même du plus extravagant despotisme.

La chaleur qu'inspire toujours l'acquisition de la liberté se changea en rage chez ce peuple. La piraterie devint sa profession la plus ordinaire. Jamais on n'avait vu tant de férocité et tant d'audace. Les navigateurs qu'ils pouvaient joindre, quel que fût leur pavillon, étaient tous massacrés ou mis aux fers pour toujours. L'impunité était assurée à tous leurs forfaits pourvu qu'ils remissent fidèlement au fisc le dixième de leurs brigandages. C'était sur d'assez grands bâtimens et en pleine mer qu'ils faisaient la course. Le détroit leur était interdit et réservé au gouvernement. Un écrivain, qui mérite d'être cru, dit avoir appris d'un vieillard, qui était alors mousse, que les galiotes de l'état n'avaient point de canons, et qu'on forçait les navires marchands à se rendre en jetant sur leurs bords des cailloux sans nombre.

Les traités de l'empire avec la plupart des na-

tions chrétiennes ont désarmé les Salétins. Au défaut de la politique la nature l'aurait fait. Il s'est formé à l'entrée de leur port un banc de sable qui en interdit l'entrée à tout bâtiment qui a besoin de plus de cinq ou six pieds d'eau. A juger de l'avenir par le passé, bientôt ils ne pourront plus expédier, ils ne pourront plus recevoir que des chaloupes ou d'autres bateaux à rames. Ce sera peut-être un bonheur pour eux : leur activité se tournera vers l'exportation des huiles, des cuirs, de la cire, des autres productions qui abondent dans leur voisinage.

Azamore, située à une assez grande distance de l'embouchure du Moreyba, ne tentait pas les Portugais dans un temps où leur ambition ne connaissait point de bornes. Ils cédèrent cependant en 1508 aux instances d'un chérif qui offrait de les en mettre en possession ; mais à peine étaient-ils débarqués que le traître fondit sur eux et les tailla tous ou presque tous en pièces. Le désir de se venger les ramena cinq ans après dans le pays avec de plus grandes forces. A leur approche les Maures qui tenaient la campagne se dispersèrent, et les habitans de la ville l'évacuèrent pour ne pas s'exposer aux malheurs d'un siège. La cour de Lisbonne ne tarda pas à se dégoûter de cette inutile possession, et elle l'abandonna peu de temps après. La rivière et la place ne tardèrent pas à redevenir ce qu'elles avaient été avant de subir un